Denis Dupuy

Tumulte et Submersions



éditions Les Presses Littéraires

TUMULTE ET SUBMERSIONS

© Denis Dupuy - Éditions Les Presses Littéraires, 2019
ISBN : 979-10-310-0615-4

DENIS DUPUY

TUMULTE ET SUBMERSIONS

Les Presses Littéraires éditions

À mes précieux associés et confrères, que j'aurais occis morceau après morceau s'ils avaient partagé un semblant d'attribut avec ces caricatures indignes, à chacun de l'UPR,
à mes chers patients,
à Vincent T., monté là-haut le 25 décembre 2018,
à mes proches et à tous ceux que j'aime.
Et y'en a, et y'en a…

« Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter. »
Pascal, Pensées.

« Au cœur des ténèbres, au plus obscur des abysses, tu te débats dans la confusion.
Illumine petit bipède, de la clarté, de la clarté.
Ton génie est ton glaive, la bestialité la botte de l'âne.
Ne te soumets pas au troupeau, médite, seul, à l'écart : tu te feras immense.
Blanchis dans la sagesse, fais rejaillir la grâce, succombe dans l'incandescence.
Tic, tac, chante l'horloge. Et au battement choisi : plouf, l'infini… »

Évariste Saint Petom, 1956,
« Exhortations, suggestions et autres suppliques
à l'usage des sous-mariniers… »

Le parcours du chirurgien est tendu, l'exercice de ses charges rugueux, le fil de son quotidien plus que rêche… Ce sont des heures, par charrettes de wagons, des semaines sur le pont, mois après mois, sans discontinuer, la galopade effrénée.

La faucheuse, un jour, viendra pourtant trancher, sans même une considération. Faut-il que je m'épuise jusqu'à l'avachissement et le gâtisme ou puis-je m'accorder quelques égards ? La fraternité vaut-elle que je m'use ou pourrais-je, comme tant de bonnes gens, me préserver, me chérir, me dorloter ? C'est que, vaniteux, j'aspire à tracer mon sillon d'écrivain tout en paluchant dans la bidoche. Où piocherais-je mon inspiration ?

Mais après ? La suite ? Notre regard est court. Il ne faut jamais enterrer la mort… Je connais ses façons, maintenant. À l'heure déterminée, nous ayant épouvantés une vie entière, elle se plaît à nous mystifier, aimablement, croyez-en le professionnel. Elle dévie, un infime instant, le fil de notre attention et nous emballe en douce, sans rudesse, avant de voler jouer le tour au suivant. Bien intentionnée, nullement effrayante, en rien glaciale, la fossoyeuse…

Quelques éveillés songent vaguement :

« Ah le coup de mou, d'un coup, dis-donc. Ce serait pas que j'vas y pass… »

Mais ils se rident, rendent l'ultime filet et s'éteignent, comme soufflés par la brise. Leurs brèves angoisses auront été de l'ordre de l'éphémère. Pfouit, adieu la vie…

Pour l'ordinaire, l'informe, rien vu, rien senti. Un pet en biais, une indisposition passagère et ils se crispent, main sur le

bidon, implorant maman, Jésus ou le docteur, fugace éclaircie avant l'amollissement. L'index, faiblement dressé, s'affaisse avant même l'ébauche d'un sentiment, d'une sensation ou d'une quelconque éclaircie dans le brouillard de leurs pensées confuses. La ration d'oxygène a flambé et ils s'en sont allés, moins tourmentés que jamais.

Seuls des esprits d'exception, perspicaces et lucides, affrontent leur destin, jusqu'à le provoquer. Ils partent, cependant, eux aussi, orteils devant, droit vers l'asticot. Ils ne sont pas les plus forts. Personne, jamais…

Je l'aurai vue à l'œuvre, au moins, avant de lui ouvrir les bras. Elle hante mon quotidien, tapie, à l'affut. Avec le temps, elle s'est parée de traits réconfortants, ceux de l'apaisement, du soulagement, de la sérénité. Linceuls, pénombre, silence, quiétude : la mort est bienveillante. Un caveau m'est douillet comme une cabane d'enfant. Lassé par la frénésie, je me prendrais à l'espérer, à l'occasion mais non. Patientons, voyons… Je ne la redoute que pour autrui, bien sûr et aujourd'hui, il est question de maman, ma maman. Arrière, maudite.

Allez, trêve. C'est l'embarquement. Partons, suivez-moi… Je vais vous tout narrer, que l'on s'offre un instant à rêvasser. Que l'on soit bipèdes, avant le grand pourrissement.

Mon dessein ? Mourir en souriant…

INTRODUCTION DU COMMENCEMENT

Le labeur pèse, années passant, bien lourdement et les tensions et les emmerdements imposent leur dictature. Le Yin grignote inexorablement le Yang, les soucis ternissent les joies, le balancier oscille vers l'ennui. On a hâte, au fil des tracas, de regagner son home. Ah, l'éphémère griserie du retour aux pénates, direction les douceurs du canapé et l'ivresse du premier godet... Soudainement hilare, on cède à la paresse et on capitule, euphorique et gloussant d'aise, comme lorsqu'on se glisse entre les draps d'un pageot gelé. Ouf : fini... Une journée en moins ici-bas. Ainsi vont ceux pour qui l'existence est devenue corvée...

C'est le printemps. Notre toulousaine, rose d'usage, est brassée par les courants d'air. Les gonds grincent, les persiennes s'agitent et le grondement de la rue, s'invitant, mêle sa touche à la confusion, un bordel à vous fissurer les tympans. Je ne tolère plus le bruit, années passant. Silence : je referme chacune de ces ouvertures que madame se plait à maintenir ouvertes. Les femmes et leur aération… Clac clac clac… Je me calfeutre, décompresser, enfin, désœuvré et je peux m'étendre, profiter, à la renverse, nougats en éventail, mains sur la nuque, tout à mes écrits en devenir. Il faut toujours que mon cortex s'active : il se taira quand je serai mort.

Soudain, je sursaute : un choc violent, à l'extérieur, suivi de fracas alarmants, une confusion de raclements de plastique,

d'éclats de verres brisés, de métaux sillonnant le bitume, le tout en un éclair. Blam… Puis le silence. Je revis, au plus intime, les angoisses de la gamelle en deux roues, que je ne connais que trop, car c'est nécessairement de cela qu'il s'agit. Ça ne s'oublie pas, ces musiques-là. Chaque seconde vous reste gravée. Boum la voiture, paf la moto, ouille le bonhomme… Je laisse filer une minute, espérant m'être emballé mais mon fils bondit dans l'escalier et surgit dans le salon, pâle, hors d'haleine :

« Vite, papa, vite… Quelqu'un s'est fait mal… »

C'était bien ça. Je fonce, hébété, chaussettes aux pieds. C'est à n'y pas croire. À deux mètres, un gamin, lové sur le trottoir, s'est ratatiné, comme un fruit mûr, pile sous nos fenêtres. Il interprète, geignard, la gigue du motard malchanceux et se tortille mollement, cerné par un aéropage de sauveteurs valeureux et de voyeurs enthousiastes. L'extrémité supérieure de sa jambe droite, horriblement mutilée, baille comme un gigot à l'os, muscles éventrés, tibia exposé sur dix centimètres, au moins. J'ai rarement été témoin de telles horreurs, y compris aux urgences, dans les années quatre-vingt, à l'époque des voitures en ferraille dévoreuses de bonhommes. Depuis, les ingénieurs ont largement corrigé les conceptions, épargnant des milliers de bipèdes mais les politiciens continuent de s'arroger les honneurs de ces immenses progrès.

Je me penche sur la victime, révulsé malgré mes années de pratiques sanglantes et je propose mes humbles services :

« Je suis chirurgien. Si vous voulez… »

Un témoin m'agrippe illico la manche et m'attire d'une traction ferme :

« Là-bas, docteur, là-bas. Celui-là, on s'en charge… »

Je vois… À vingt mètres, le long de la voie ferrée, un cycliste, en tenue bigarrée, git sur la tranche, inconscient et démantibulé. Une nouvelle fois, je galope, je me penche, me propose, « poussez-vous, j'suis docteur… ». Le cou du pauvre quinquagénaire offre une courbure très inquiétante, celle de ces pendus, sur les gravures anciennes, quand ils balancent à l'extrémité d'une fourche patibulaire aux caprices d'une brise facétieuse. Son bras gauche est à angle droit, son thorax enfoncé mais quelques mou-

vements respiratoires désordonnés laissent à penser qu'il pourrait prolonger son séjour ici-bas. C'est déjà ça. Je luxe délicatement sa mâchoire, qu'il n'étouffe pas. Rapidement, je suis secondé par un infirmier puis par une étudiante en médecine de passage, ma providence. Me voilà désigné chef d'équipe, sans le désir ni l'envie. C'est une malédiction, un acharnement du destin, la conjuration des puissances qui nous gouvernent. Même au repos, je dois affronter les pires horreurs et plonger le nez dans la misère. Foutremère. J'en ai soupé, des cris, des larmes et des douleurs. Je suis vieux, merde…

Allez, je suis le docteur. Priorité : les pupilles. Bien sûr, l'une d'elles m'a l'air un poil trop large. Panique, immédiate, absolue, irrévocable. Homme aux mollets luisants, ne claque pas entre mes paluches. Oh non, ne pars pas, reste, ne meurs pas comme ça, étendu dans le caniveau. Qu'y pourrais-je, sans matériel, sans drogue, sans scope, sans même une tension ? Je reste accroupi, abattu, sonné, une tête inerte et baveuse entre les genoux, les chaussettes pendantes, le bénard ensanglanté et l'haleine poivrée. Que faire de plus ? Enfin, des pimpons, là-bas, vers la place. Le camion avale la rue et freine dans les crissements, au raz de la voie, à quelques mètres. Un des costauds à bretelles rouges bondit et s'engage, sans précaution, sous la barrière. Il n'a pas conscience du convoi en branle, obnubilé par sa vie à sauver. La foule hurle à l'unisson, agitant les pognes au ciel :

« Non, non, boudu, attention… Le train… le train… Ah putain, l'inconscient, l'andouille… »

Pitié… Il va finir séparé en deux, victime de son abnégation. Un trépassé, deux, pas trois, pas sous nos yeux. Cela suffit, les atrocités, pour aujourd'hui. Servis… Ma fille est tombée, un soir, sur un effroyable spectacle, un pauvre trentenaire partagé en deux des couilles au menton, à cent mètres d'ici. Les témoins lui faisaient signe :

« N'approchez pas, demoiselle, non, non, reculez… »

Elle n'a pas réalisé ou n'a pas voulu dévier de son chemin ou elle a été trop curieuse et la voilà hantée par cette vision d'horreur. Famille maudite… Les agités en rouge prennent le relais et je regagne la maison, épaules basses, l'ivresse morose et l'apé-

ro ruiné. Elle me tuera, ma compassion. Elle me ronge, elle me grignote, soixante heures, chaque semaine, entrecoupées de succinctes interruptions. Il me faut des vacances prolongées, des finances comme s'il en pleuvait, un putain de magot par pleins sacs. Suffisamment, en tous cas, pour que tous ces politicards qui nous pillent et nous contraignent, prétendant œuvrer à notre salut, daignent me laisser quelques miettes en poches. Ma solution ? Un livre, un ouvrage commercial, distribué par centaines de milliers d'exemplaires, un bouquin pour la plage ou le métro, la grognasse ou l'ingénieur, en papier ou en électrons ou en ondes supra-sensorielles. Je suis prêt.

Que voulez-vous ? Des prêches à l'eau de rose matinées de vivre ensemble, des leçons de maintien et de vertu politiquement correctes pour toutes celles et tous ceux que lire rend heureuses et heureux, des mièvreries et des bluettes pour pucelles, bref, ma contribution à la littérature contemporaine ? Je pourrais même me hasarder vers les inclusions de petits points et les barbarismes hideux de ceux qui, prétendant se substituer à l'Académie, mutilent la langue de Rabelais à coup d'écrivaines et d'auteures, au prétexte d'enrichir la morale… À moins ce que je ne vous refile quelques-unes des horreurs qui me hantent. Je peine à m'en défaire et j'aime à partager…

MATIN

Années passant, le réveil matin mérite pleinement son qualificatif, et, ce, quel que soit le programme des réjouissances. Jeune, inexpérimenté, on précède, sans manquer, les tibips tibips horripilants, particulièrement les veilles de premières audacieuses, quand on somnole dans l'agitation, hanté par les angoisses et les frayeurs, ressort supplémentaire d'un matelas qui n'en manquait pas. Agrippé au coussin, à la recherche du sommeil perdu, on tourne, on souffle et on se comprime avant de rebondir. Une nuit, j'ai même glapi comme un spectre à travers les ténèbres, assis, exorbité, haletant :

« Ah, ça saigne, vite… Oh, putain… Ce raisin, tout ça. Ça déborde, toute la marmite, la mort, le procès... Vite. Arghh… »

J'ai enserré le bras de madame de ma griffe et pressé l'artère de mes cauchemars. Un cas de somnambulisme chirurgical…

« Putain, que ça saigne, que ça saigne… »

Ce genre de terreur ne vous quitte que sur le tard, quand l'expérience a appliqué ses onguents apaisants par couches successives. Croyez-moi : la patience est plus efficace que les pilules anxiolytiques et les flasques de whisky. Il faut se résoudre mais comme le chemin est long et fastidieux. La maladie vous perturbe, les patients vous obsèdent, les charges vous rongent, puissamment, incessamment. Enfin, moi, en tous cas... Peut-être la chaine de production torture-t-elle l'ouvrier, les calculs scientifiques l'ingénieur, les pipes et les grimpettes le tapin, nuit tombée. Je veux bien l'admettre…

Le chirurgien, lui, se figure l'opération, la tumeur, les vaisseaux menaçants, la veine cave, l'aorte et toutes ses saloperies de cousines de tubulures chatouilleuses qui se plaisent à lui exploser au masque au premier effleurement, menant, à l'occasion, le patient vers les pâturages de ses aïeux. Au matin, en salle, bougon, patraque, mal réveillé, il plante, trémulant, son premier trocart de cœlioscopie dans le bidon, la fréquence cardiaque au taquet, les mains moites et la foire au tuyau. Seule la concentration lui permet de maitriser ses frayeurs fondées mais les démons veillent, tapis, prêts à resurgir au premier globule. Il progresse, pas à pas, sans s'exposer au moindre risque, il dissèque façon ciseaux de coiffeur, millimètre après millimètre et l'intervention voit aimablement poindre sa conclusion. Il quitte la salle, temporairement soulagé, anticipant d'autres effrois, ceux des redoutables complications. Première fébricule, premier pet louvoyant, première colique mal engagée et c'est reparti pour les nuits agitées. Perforation, désunion, sténose, lâchage, torsion, suture branlante, infection menaçante… La liste est variée, les tourments infinis et les sommes agités. Il les voit, les vit, les subit, toutes, une à une, la nuit, de préférence, quand, l'obscurité et le doute régnant, rien ne parvient plus à tranquilliser son esprit. La chirurgie est la maitresse des cérémonies en matière de torture mentale.

Dring dring… Allez, debout, douche de la semaine, vélo. Je suis interdit de moteur. Défendu : le plus infime choc sur ce carafon chevelu qui me sert à ouvrir les portes pourrait se transmettre à ma délicate rétine et me faire sombrer dans des ténèbres que je souhaite ne plus fréquenter.

Depuis une semaine, madame Albert agonise au 156. On a sympathisé, tous deux, comme j'ai tendance, malgré les recommandations :

« Pense à ta gueule, Trente-Trois… Tu vas y laisser ta santé. Tu n'y es pour rien, oublie… »

Non, jamais, surtout pas. De l'humain, de la chair et des larmes. J'en redemande. Voilà mon éthique et elle prime malgré les ans. Je ne l'imposerais à aucun autre collègue mais je l'applique et elle m'enrichit au quotidien. Philosophiquement, s'entend. Elle s'est imposée au fil des ans, passé les apprentissages

techniques inauguraux, l'arrogance des trente ans, les découragements des quarante, la lassitude des cinquante. Elle m'aide à supporter, à apprécier, à tolérer, à conserver l'éveil. Elle résulte de la souffrance et de la mort qui me cernent. Trop de confrères ferment les écoutilles et sillonnent nos arcanes, nez au vent, le regard ailleurs, touristes. L'infini, profond et universel, se niche partout et en tout et il suffit de se laisser pénétrer.

Madame Albert l'approche, l'infini, jusqu'à en humer l'haleine, la pauvre… Son conjoint était suivi par Jules, mon associé, pour une méchante tumeur de l'uretère, conséquence de longues années d'intoxication tabagique. Le voilà sous les pâquerettes depuis quinze jours. On devine combien sa pauvre veuve, malade et esseulée, n'attend plus que de l'y rejoindre. La comédie n'a plus de sens. Elle sera exaucée sous peu car elle est percluse de métastases. Elle aussi, périra par les uretères, les deux, elle qui n'a jamais sucé un mégot, l'étiologie la plus fréquente dans ces pathologies. Son mal a échappé aux traitements pourtant rudes qu'elle a tolérés sans un reproche ou une plainte, deux ans durant.

Je débute, par sa chambre, la 156, ma visite du jour. Madame Albert presse mollement ma main, et, dans un souffle de souffle, ne trouve qu'à soupirer faiblement, ensuquée et résignée, avant d'esquisser un sourire malingre comme un rictus d'agonisant. Voilà pour égayer ma journée, le visage de la douleur, le masque jaune et terreux d'un bipède déjà pourrissant. Beaucoup de confrère fuient les « *fin de vie* ». Les infirmières, seules, entretiennent fidèlement le lien. Chaque médecin a son excuse mais la vérité est qu'assister aux dernières heures d'un humain que l'on suit, parfois, depuis des années, représente une épreuve perturbante. Je le conçois mais pas question de me défiler.

Chambre 126, un courrier à dicter, un coup de fil aux secrétaires. 129… Un appel, une voix nerveuse : vite, le bloc. L'anesthésiste s'impatiente. Le patient, lui, ronfle, tube en bouche et bidon offert. Il ne se plaint de rien.

Programme du jour, un rognon, un calcul puis une couille, avant un sprint à travers les méandres labyrinthiques de l'établissement, assurer la consultation pour l'entière après-midi. Le repas, ce sera selon mais je tolère de m'en priver sans trop de peine.

J'assume la garde, en prime. Le lundi, jour maudit, est encombré d'appels, patients et confrères, aussi emmerdés que moi d'avoir laissé leur weekend derrière. Mêlez à ces tourments l'astreinte et les irritations corolaires inéluctables et voilà une journée à se les prendre et à se les tordre.

Spécificité toute moderne, six à sept personnes ne se pointeront pas à leur rendez-vous, sans avoir prévenu quiconque, bien évidemment. Je les ai baptisés les PVPP, Pas Venu Pas Prévenu. À l'autre siècle, vingt-cinq ans auparavant, heure de mes débuts héroïques, on contactait la secrétaire, contrit, pivoine, tortillant les nougats et on se répandait en excuses. Aujourd'hui, quand on se ratatine les pouces et les pavillons de la feuille, à longueur de jour, contre des téléphones portables aux impensables ressources, prévenir le chirurgien de sa défection relève de l'option. Les plages resteront vacantes et d'autres, cancer ou impuissance, devront poireauter jusqu'à leur rendez-vous. Les autres ? Quels autres ? Ah, les non moi ? Aucune importance. Leurs tribulations ne les concernent qu'eux-seuls.

Ce pays a perdu toute forme d'humanité. Hier, on disposait d'un amortisseur dénommé politesse. Ça compte, la politesse, c'est délicat, raffiné, distingué. Soudain, le con devient fréquentable, condition préalable à la survie de l'espèce, car, en ce domaine précis, la constance reste de mise et la production ininterrompue, de siècle à siècle, du con à la pelle, à la tonne, des tripotées infinies, disséminées et pesantes, une communauté grouillante et prospère qui jouit de brailler dans son téléphone, de préférence au ras de mes esgourdes, quand, supposé à l'écart, je bataille pour trouver le mot qui fera mouche. Il se planque, le fourbe substantif de me rêves, il joue à cache-cache, de sillon à sillon, il se tapit dans les tréfonds de mes neurones parmi des milliers de concepts enivrants. Son extraction exige donc le silence le plus absolu, la concentration maximale, la paix des oreilles.

« *Le bistouri en pogne, monsieur De Lac trace l'incision…* »

Ah, non, merde, trop commun :

« Monsieur De Lac fend le paillasson… »

Trop facile. Ah, je sais. Vite. Je l'ai sur le bout…

« Monsieur de Lac… »

Le voisin est saisi d'un emballement irrépressible. L'affaire semble vitale. Tout l'aéropage peut apprécier :

« Mon slip ? Sale ? Lequel, d'abord ? Il est où, mon slip. LE VERT… Deuxième tiroir, je te dis. Ah, mais qu'elle est con… »

Ah ? Elle aussi ? Un couple, une tribu, un quartier tout entier... C'est d'accord. Adieu, littérature éternelle. Le lourdingue me l'a anéantie, subtilisée à jamais. Partout, ici-bas, chaque bipède n'évolue plus qu'un téléphone à l'oreille, jusque dans les cliniques, y compris pendant la visite, pendant la consultation. Jusqu'au bloc opératoire. Non ? Mais si, caché dans la culotte. Non, non, je ne mens pas : en prévision du dernier coup de fil avant le dodo et le coup de fil qui ne manquera de suivre :

« Ça s'est bien passé, cette gastroscopie ? »

« Oui, je suis un peu endor… roooot… »

Cette planète ne fonctionne que grâce aux portables mais certains patients ne sont pas foutus d'utiliser les leurs pour faire preuve, une seconde, du minimum d'humanité.

« Je ne pourrai pas venir à mon rendez-vous du tant… »

Ardu, non ? Inextinguible effort. Le téléphone et le clignotant sont, selon mes études, les marqueurs irréfutables et distinctifs de la lourdeur et de l'épaisseur. Ils sont la signature expresse de sa majesté le gros con, qui laisse l'un, en permanence, en fonction, quand l'autre demeure perpétuellement en veille. Pardonnez mais chacun, ici-bas, a ses crispations spécifiques. Le clignotant constitue l'une des miennes, ça et ce que vous savez. Des tas de gens trépassent ou se trainent des infirmités définitives parce que le génie à la manœuvre dans un véhicule d'une tonne et demie lancé à quatre-vingt-dix kilomètres heures a soudainement changé de direction, sans même un signe annonciateur. Même pédibus, noyé par la foule, on hésiterait mais au volant, le frère écervelé de Jehurledansletéléphone, le cousin hébéphrène de Jemmerdelesautres, l'héritier nigaud de Jevousmarchesurlagueule ne se posent aucunement la question : ils y vont.

C'est simple, le clignotant, facile comme une pression sur un interrupteur. Si ces demeurés n'ont pas la présence d'utiliser cette lumière pour signaler leurs déboitements, n'est-ce pas parce qu'ils ne disposent eux-mêmes, à l'étage supérieur, que d'un éclairage

restreint ? Leur pensée évolue dans la pénombre, particulièrement lorsqu'il s'agit de concevoir qu'un membre de leur espèce, un bipède, gravite en périphérie de leurs chers et essentiels intérêts. Jamais de clignotant, le compas largement écarté dans le métro, la première place dans la file, le téléphone mode mégaphone, toute la panoplie du raffinement.

Mais je m'agace : idiot et inutile, foutrefile.

BLOC NUMERO UN

« Bonjour tout le monde… »

« Bonjour monsieur Trente-Trois. »

Deux infirmières, Robert, l'anesthésiste, un patient, étendu, tous tubes en place et la mélopée monocorde du Bip Bip Bip en guise d'accompagnement musical... Robert s'affaire mais il adoptera, routine engagée, un mode de croisière singulier, visant à rationaliser son énergie tout en aérant ses mantras. Ce spécimen de gazier s'emmitoufle d'une couverture chauffante et, incision faite, médite profondément, la tête roulant contre le coin du bureau, un filet baveux aux lèvres. Attention : son optimisation des pratiques professionnelles ne fait courir aucun risque à quiconque. Vingt ans de carrière, zéro pépin... La plus infime alarme fait réagir Bob et en guise d'alarme, de rien nous ne manquons : pressions, oxygène, tension, gaz carbonique, curare, infirmière attentionnée et chirurgien brailleur… La machinerie du gazier, c'est la cabine d'un jet et on a atteint un niveau de sophistication aussi poussé que dans l'aéronautique. Ainsi, n'ai-je jamais été témoin du moindre accident, depuis mes débuts. Chaque patient a retrouvé la lumière et la plaisante compagnie des bipèdes avec ce même air de merlan hagard que notre anesthésiste du jour au gré des bips bips. Passé quelques années, ces gens-là s'ennuient un poil, à la manière de certains pilotes de jets en vol de croisière.

Ma chère Evy, instrumentiste, a disposé la table selon le strict protocole établi. Les couverts, au Ritz, c'est de la rigolade, en comparaison des dizaines de pinces, clamps, porte-aiguilles, auxquels ajouter les caméras, endoscopes et bistouris à ultrasons accompagnés de leurs bidules qui font bip. En clinique, on n'est souvent aidé que d'une seule personne, l'instrumentiste, ce qui, au demeurant, convient parfaitement pour des procédures comme la cœlioscopie. Ça n'est pas l'hôpital, ses foules expectantes, bras en l'air à distance des miasmes, admirant, à prudente distance, sa majesté le professeur. Mossieur le professeur... Quatre fonctionnaires, au minimum, sont requis quand une unique petite bonne femme fait l'affaire dans le privé. Nécessité fait loi. Allez, trêve de jalousies. Ça dort : tout est prêt. Check-list confirmée.

« J'incise… »

« … »

Pas de réponse : Robert médite déjà… Premier trocart, caméra, trois trocarts supplémentaires et roulez. Si vous affichez l'ambition d'extraire un rein, voici mes humbles recommandations : commencez par dégager largement le colon, avant d'aborder le pédicule, artère et veine. L'artère pulse à 3 litres par minute. Prudence... Aujourd'hui, c'est du gâteau, privilège de l'âge et de l'expérience. Une heure trente d'efforts et je glisse un sac dans le bidon, un rein dans le sac et hop.

« Pièce… »

Je m'applique à suturer la paroi de l'abdomen quand un vingtième coup de fil semble déstabiliser l'infirmière de salle, la panseuse : elle ouvre de grands yeux, de jolis grands yeux.

« Problème ? »

« Les urgences… Une plaie. Enfin, une amputation, une section, une émascalulu… »

« Lulu ? Comment ? J'arrive, cinq minutes. »

Dernier point sur la peau, remerciements à l'équipe valeureuse et direction le service de garde, le pas vif. Médecins et infirmières œuvrent en silence, recueillis et graves. Tous s'affairent autour d'un malheureux quinquagénaire qui repose, pâle, paupières micloses. La courbe de sa tension artérielle suggère qu'il a saigné et pas pour de rire. Les poches de raisin sont déjà en train de palier

aux insuffisances de sa circulation moribonde. L'infirmière, désappointée, m'indique, d'un mignon mouvement de nez, le drap, ou, plus précisément, la région intime sur laquelle on devine un gros pansement.

« Quel est le problème ? »

« Quasi… amputation… »

Je croise le regard de mon collègue urgentiste. L'air très abattu, il lève les yeux au ciel. C'est un évaporé, notre confrère. Il partage l'existence à rebonds d'un chirurgien de l'établissement. Quand ce dernier a débarqué de sa campagne, marié, père de trois enfants, on lui trouvait des airs de premier de la classe. Il est vite apparu cultivé et brillant dans son domaine mais entravé par une timidité pathologique. Un an plus tard, il intégrait le foyer de l'exubérant urgentiste et les voici, aujourd'hui, comblés, unis devant monsieur le maire d'arrondissement et inséparables.

« Eh bien ? »

« C'est l'anniversaire de ce monsieur. »

J'entonne en chuchotant, effet de la fatigue, pardonnez-moi :

« Joyeux an… »

Il coupe sèchement à la plaisanterie. Ça n'est pas le moment. Il a bien raison. J'ai bien tort.

« Monsieur a mené de multiples et infructueuses démarches dans l'espoir de changer de sexe. Il s'est vu opposer des refus systématiques. Voilà le résultat de cette intolérance et de ces discriminations. Je pense… »

Il sent poindre un agacement par-dessous mes cheveux.

« Et cliniquement ? »

Il toussote et racle son gosier délicat.

« Monsieur ne supportait pas, disons… »

« Cette monstruosité, cette erreur… »

Glisse entre deux soupirs l'alité. Mince, je le pensais assoupi par l'effet des sédatifs et ma blague me revient comme une gifle. Je suis mortifié…

« Oui, enfin, tout de même, reprend le collègue. Alors il a réglé l'affaire de son propre chef. »

Je ne souris plus du tout, maintenant. Je soulève le drap, gagné par la réticence, puis je déballe le pansement, sous l'effet